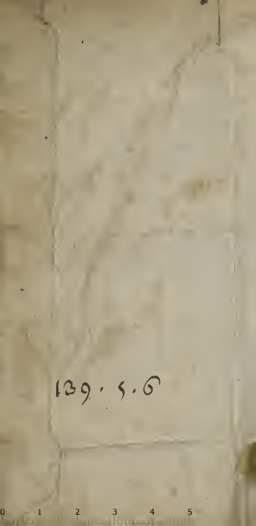

34909


139 . 5 . 6

SVITTE

DES NOUVELLES OBSERVATIONS

sur la Nature & sur les Remedes des Maladies Veneriennes ;

OV

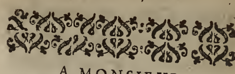
L'on prouve la poßibilité de guerir la Verolle sans Mercure & sans Flux de Bouche.

Par NICOLAS DE BLEGNY, *Chirurgien Ordinaire de la Reine.*

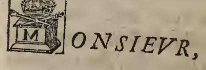
A PARIS,
Chez l'Autheur, à l'entrée de la ruë Guenegaud, pres le Pont-Neuf, à l'Enseigne de la Prudence.

M. DC. LXXVII.

AVEC PRIVILEGE, ET APPROBATION



A MONSIEUR
MONSIEVR
BOURDELOT,
Premier Medecin de Monſeigneur le Prince.


ONSIEVR,

Avant que ma Diſſertation eût eſté leuë dans voſtre Academie, je ne pouvois me reſoudre à la donner au Public : quoy que j'aye

appuyé l'opinion que ie ſoûtient par des raiſonnemens invincibles, par des authoritez conſiderables, & par des experiences aſſurées: I'avois lieu de douter ſi elle trouveroit des Approbateurs; parce qu'elle eſt oppoſée à un prejugé qui eſt devenu preſque univerſel, & que ceux qui devroient auſſi-bien que moy deſabuſer les autres, ſont trop intereſſez dans le party contraire pour travailler eux-meſmes à le détruire; mais depuis qu'elle a eſté examinée en voſtre preſence ſans que vous l'ayez con-

damnée, j'ay crû que j'en devois attendre un ſort plus favorable, & que je ſerois peut-eſtre aſſez heureux pour la voir publiée ſous vos auſpices, & par conſequent ſans eſtre expoſée à tout ce que j'en aurois dû craindre; car comme vous eſtes ſi clair-voyant, que rien ne peut échapper à voſtre penetration; tout le monde ſera convaincu de la verité que j'expoſe, dez qu'on la verra une fois établië par voſtre aveu: mais auſſi comme vous ne jugez des choſes qu'apres les avoir penetrées

à fond, perſonne ne doutera plus de la fauſſeté de ma propoſition, s'il arrive qu'elle ne vous paroiſſe pas veritable.

Ces motifs, Monſieur, ne m'engagent pas ſeulement à ſupprimer ce petit ouvrage ſi vous le deſapprouvez, mais ils me portent meſme à renoncer à tous mes ſentimens, s'ils ne ſe trouvent pas conformes aux voſtres; parce que je ſçay d'ailleurs qu'il y a ſouvent de l'incertitude & de la contrarieté, dans les choſes qui paroiſſent les plus aſſurées & les

plus probables, & que s'il est des rencontres où les hommes doivent douter de ce qui leur semble évident, c'est principalement en ce qui regarde les productions de leur esprit; parceque leur imagination est toûjours si remplye des idées qu'elle a conçeuës, qu'elle ne permet pas à leur jugement d'étendre ses considerations sur d'autres choses, & qu'il ne prend ses conclusions que sur des prejugez, qui les rendent aussi incertaines que leurs principes sont peu asseurez, outre qu'ils sont

ordinairement aveuglez par les effets de l'amour propre, abusez par la complaisance de leurs amis, & trompez par le témoignage des indifferends.

Mais, Monsieur, ce Discours n'est pas simplement de ceux qui peuvent estre Critiquez; comme il tend à destruire une opinion dont la plus part des gens sont prevenus; il est particulierement sujet à la Censure, & il ne peut subsister par consequent, sans l'authorité d'un Personnage, qui soit tout ensemble integre

ſçavant & illuſtre, non ſeulement pour confirmer tout ce qu'il contient par une Approbation authentique, mais encore pour avoir un ſeur garand contre les ſuites ordinaires de la preoccupation, de l'ignorance & de l'envie.

Cette neceßité qui a fait balançer tant d'Autheurs, ſur le choix des perſonnes qui puiſſent proteger leurs ouvrages, ne m'a pas donné lieu d'heſiter dans le diſcernement que j'avois à faire: Ie ſçay, Monſieur, combien vous eſtes audeſſus de

cette lâche Politique, qui porte aujourd'huy tant de gens à loüer des choses qu'ils ne croyent pas dignes d'estre approuvées, & toutes les actions de vostre vie sont autant de preuves indubitables de vostre integrité; Les grands succez des Cures que vous avez entreprises, pour rendre la santé à tant de personnes illustres, les doctes instructions que vous donnez liberalement depuis si long-temps, à tous ceux qui se rendent à vostre celebre Academie, & les correspondances que vous avez toû-

jours eû avec tous les ſçavans de l'Europe, ſont des circonſtances qui oſtent la liberté de douter de voſtre profond ſçavoir ; enfin la renommée qui a rendu voſtre Nom ſi fameux dans tous les lieux du monde, a déja publié tant de choſes à voſtre avantage, qu'elle ne peut preſque plus rien adjouſter à la gloire qu'elle vous a procurée.

Que ſi je ſuis aſſuré par tant de precieux témoignages, d'avoir rencontré dans vous ſeul toutes les rares qualitez que je devois re-

chercher, le favorable accüeil que trouvent aupres de vous tous ceux qui s'attachent à cultiver les sciences & particulierement la Medecine, & l'heureux accez que j'y ay trouvé moy-mesme, à l'occasion des ouvrages que j'ay déia publiez, me font croire que j'obtiendray de vous, tout ce que vous me pourrez legitimement accorder : Cependant, Monsieur, j'oze vous dire que ces considerations ne sont pas les seules qui me donnent lieu d'esperer; vous avez approuvé avantageu-

ſément mon Art de guerir les Maladies Veneriennes, l'opinion que je pretend prouver y eſtoit expoſée, & ſi j'avois affecté de la traiter d'abord aſſez problematiquement, je m'en eſtois aſſez expliqué pour l'inſinüer dans les eſprits dociles, & pour porter les Critiques à la combattre s'ils avoient eû dequoy la deſtruire; ſi bien que je puis dire que vous l'avez déja en quelque façon authoriſée, & que vous vous porterez peut-eſtre d'autant plus volontiers à la maintenir, que ſes Ad-

verſaires ne ſont fondez que ſur une prevention, qui ne peut jamais eſtre ſoûtenuë par aucun raiſonnement vray-ſemblable.

Il eſt vray, qu'ils recourent à l'experience comme à un refuge aſſuré ; mais ce n'eſt pas aſſez pour dementir ce que j'avance, d'avoir recõnu par des épreuves reïterées la vertu du Mercure, & l'impuiſſance de quelques autres medicamens pour la gueriſon de la Verolle ; par ce que ces eſpreuves ne peuvent préſupoſer qu'un doute auquel il faut neceſſaire-

ment renoncer; lorſque par de nouveaux eſſais on eſt parvenu au but de la recherche, ainſi je ne vois pas de quel coſté ils ſe pourront ſauver doreſnavant; car comme j'ay voüé mon travail à l'Vtilité publique je ne pretend point faire de miſtere des choſes que j'ay découvertes, & je leur fourniray bien-toſt dans la ſeconde Edition de mes premieres Obſervations, dequoy ſe convaincre par eux meſmes de la verité que je tâche d'eſtablir.

Avec tout cela, Mon-

ſieur, je prevois bien que ce n'en ſera pas aſſez pour quelques opiniaſtres, & ie ſuis perſuadé quils ne connoiſtront jamais l'erreur où ils ſont, ſi vous ne les deſabuſez par l'agréement de l'Ouvrage que ie vous preſente; mais auſſi pour peu qu'il ſoit appuyé de voſtre Protection, ie ſuis certain que toutes les maximes qu'il contient demeureront conſtantes & averrées; parce que tout le monde ſçayt que vous ne ſouffrez point les fauſſetez ny les im-

postures, & que comme un autre Hypocrate vous consacrez religieusement tous les momens de vostre vie à l'examen des veritez Phisiques, & à l'estude de toutes les autres choses qui dependent de vostre Profession. C'est, Monsieur, ce qui vous a remply de ces vives lumieres, qui peuvent donner de l'esclat à tout ce qu'il y a de plus obscur; c'est ce qui vous a procuré l'avantage de ne trouver jamais de difficultez qui puissent vous

arrester dans les recherches que vous faites, & c'est enfin ce qui fait que vos jugemens sont d'un si grand poids qu'ils passent pour des Decisions incontestables parmy tous les Sçavans du siecle.

Apres tout, Monsieur, tel que soit le succez de mon dessein, je sçay que j'en tireray toûjours de tres-grands avantages; car si vous permettez que ma Dissertation soit mise à l'abry de vostre Nom, je seray assuré

de n'avoir plus rien à redouter, & si vous ne la croyez pas digne de vostre Protection, je trouveray dans les difficultez que vous m'opposerez, des connoissances que ie ne pourrois tirer d'ailleurs; Enfin soit que i'aye la satisfaction de la voir imprimée, soit qu'elle ne paroisse jamais au jour, ie seray tousiours assez heureux, si vous la regardez comme un effet de la passion que i'ay d'estre assez connu de vous, pour vous tesmoigner de

plus en plus par mes aßiduitez, par mes respets, & par mes servi-ces, combien ie suis

MONSIEVR,

Vostre tres-humble tres-obeïssant & tres-affectionné Serviteur,

DE BLEGNY.

Extrait du Privilege du Roy.

PAR grace & Privilege du Roy, donné à Versailles le 21. jour de Mars 1674. signé DES VIEUX, & scellé. Il est permis à NICOLAS DE BLEGNY, Chirurgien Ordinaire de la Reine, de faire imprimer par tel Imprimeur, en tel Volume, marge, caractere, & autant de fois que bon luy semblera, les Observatiõs qu'il a faites sur l'*Art de guerir les Maladies Veneriennes*, & ce pendant le temps & espace de dix années, à commencer du jour qu'elles seront achevées d'imprimer, avec deffenses à tous Libraires-imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre & distribuer lesdites Observations, sous quelque pretexte que ce soit, mesme d'impression estrangere, à peine de confiscation, amande, dépens, dommages & interests, ainsi qu'il est plus amplement porté par les Lettres de Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires-Imprimeurs de Paris le 12. May 1674. suivant l'Arrest du Parle-

ment du 8. Avril 1653. & celuy du Conseil Privé du Roy du 27. Février 1665.

Signé, THIERRY, Scindic.

Les Exemplaires ont esté fournis.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 14. Decembre 1676.

APPROBATION

De Messieurs les Doyen & Docteurs Regens de la Faculté de Medecine en l'Université de Paris.

NOus Doyen & Docteurs regens en Medecine de la Faculté de Pais : ouy le Rapport de Messieurs Quartier & le Moyne, aussi Docteurs d la mesme Faculté, deputez par elle pour lire une Dissertation sur la possibilité de guerir la Verolle sans Mercure, composée par Nicolas de Blegny, Chirurgien ordinaire de la Reyne. Consentons que ladite Dissertation soit imprimée. Fait à Paris ce 1. Novembre 1676. *Signé*

A. J. MORAND Doyen.

DISSERTATION,

Sur la poßibilité de guerir la Verolle ſans Mercure & ſans Flux de bouche.

ENTRE les parties de la Chirurgie, l'Art de guerir les Maladies Veneriennes eſt peut-eſtre celle qui demande le plus de probité, de ſcience, & d'eſprit : Toutes les autres conſiſtent ou à quelques Operations dont le ſuccez dépend ſeulement de l'adreſſe & de la ſubtilité des Operateurs, ou à quelques penſemens dont on peut ren-

dre les suittes salutaires, en observant quelques circonstances qui sont presque toûjours sensibles; mais pour pratiquer avantageusement celle-cy, ce n'est pas assez d'operer dextrement & sans peril, ny d'appliquer les remedes exterieurs avec beaucoup de circonspection, il faut encore penetrer tout ce qu'il y a de plus difficile dans la Medecine, & apprendre par ce moyen à faire un bon usage des remedes interieurs, parce que c'est seulement par eux qu'on doit prevenir ou reparer, les indispositions que la matiere verolique peut faire au dedans; Ce motif qui

devroit porter tous ceux qui pratiquent cet Art à des meditations & à des recherches continuelles, ne produit neanmoins cet effet que dans un tres petit nombre de perſonnes, & la plus grand part ſe contentent de travailler ou ſelon les maximes de leurs Maiſtres, ou ſelon la doctrine de ceux qui ont écrit de la nature de ces Maladies & de leurs Remedes, dans le temps qu'on nommoit encore qualitez occultes, toutes celles qu'on croyoit indépendantes du chaud, du froid, du ſec, & de l'humide, & cela ſans ſe mettre en peine d'examiner ſerieuſement ſi leurs Dogmes

ſont bien fondez ; ſi l'eſtude des autres choſes ne peut pas rendre leurs methodes plus aſſeurées, & s'il n'eſt pas poſſible de découvrir par de nouvelles Obſervations, des veritez tout enſemble inconnuës & importantes, ce qui fait qu'ils ne ſont jamais en eſtat de rendre raiſon de leur pratique, & qu'ils confondent à tous momens dans leurs diſcours la cauſe & l'effet, l'agent & le patient, la maladie & les ſimptoſmes, ce qui eſt eſſentiel ou accidentel au ſujet ; en un mot, ce qui eſt propre ou indépendant des Malades & de leurs indiſpoſitions ; mais auſſi

comme ils ſe forment des Idées fauſſes & confuſes, leurs entrepriſes ſont dangereuſes & incertaines, & ils ſont ſouvent d'autant plus mal-heureux, qu'ils ne ſont jamais aſſez ſçavans pour diverſifier leurs remedes, ſelon les differences notables qui ſe trouvent dans la nature des maux, & dans les diſpoſitions particulieres de ceux qui les ſouffrent.

Que ſi le peu d'attache qu'ils ont à l'eſtude les rends ſujets aux diſgraces, le mépris qu'ils font des nouvelles Experiences leur oſte de grands avantages, & ils ont ſouvent le chagrin de voir achever

par les autres ce qu'ils avoient mal commencé, ou du moins de prendre des leçons de ceux qu'ils devroient instruire ; parce que n'estant pas naturellement laborieux, ils se portent volontiers à croire qu'il n'y a rien d'inconnu dans la Nature, & que la Medecine n'aura jamais de meilleurs remedes que ceux qui sont de l'usage ordinaire.

C'est ainsi que plusieurs Autheurs ont avancé que le Mercure est l'unique remede de la Verolle, sans avoir fait les reflexions & les épreuves necessaires pour verifier cette opinion, & c'est de la sorte qu'elle est aujour-

d'huy authoriſée par la plus grand part des fameux Praticiens, qui la reçoivent parce que tout le monde en convient, & qui ne l'examinent point parce qu'ils apprehendent l'application & le travail; mais ils ne ſe contentent pas de demeurer ainſi dans l'erreur, ils tâchent encore d'y entretenir les autres hommes, & ils font paſſer les nouvelles découvertes pour des impoſtures, les remedes extraordinaires pour des poiſons, & ceux qui trouvent ces choſes pour des trompeurs. Il eſt vray qu'ils reconnoiſſent preſque tous maintenant, que le ſang a

ſon principe au cœur, qu'il en part & qu'il y revient perpetuellement par un mouvemẽt circulaire, & qu'on trouvedes reſervoirs &des cõduits par où le chyle y eſt porté. Il eſt vray encore qu'ils employent depuis quelque-temps un grand nombre d'excellens remedes qu'ils ne tiennent que des Empiries & des Chymiſtes; mais on ſçait auſſi qu'*Harveus* Pecquet, Paracelſe Vanhelmont, & tant d'autres illuſtres Inventeurs ont eſté décriez comme la fauſſe monnoye durant leur vie, & qu'on ne leur a rendu juſtice qu'apres qu'ils ont eſté privez par la mort du pouvoir

de faire des jaloux.

Quoy qu'il en ſoit, il eſt certain qu'on a vû tant de gens s'élever contre quelques Medecins & quelques Chirurgiens, qui ont propoſé pour la gueriſon de la Verolle des remedes plus aiſez que le Mercure, & des voyes plus naturelles que la ſalivation, qu'ils ont eſté contraints d'abandonner ce party ; & s'il s'en eſt trouvé quelqu'un qui ait eu plus de reſolution que les autres, il s'eſt trouvé à la fin accablé par des caballes & par des intrigues dont il n'a jamais pû ſe parer.

En effet, quel moyen de ſe mettre à couvert des méchans

desseins de tant de gens qui ne cherchent qu'à nuire, & qui sont dans un employ qui leur donne lieu de prevenir ou de tromper l'esprit de la pluspart des Malades : Car comme on trouve d'autant plus de facilité à les persuader, qu'ils ont tousiours de la confiance en ceux qu'ils consultent, & qu'ils n'ont pas assez de connoissance pour leur faire rendre raison de leurs propositions, dés qu'ils leur ont une fois oüi dire qu'il n'y a que le Flux de bouche qui peut emporter la Verolle, & qu'il n'y a que les Charlatans qui promettent de la guerir autrement ; ils n'écou-

tent plus toutes les autres choſes qu'on peut dire ſur cette matiere ; ils croyent que toutes les maximes qui ſont oppoſées à celle-là, ſont autant d'erreurs & de ſuppoſitions, & ils ont meſme de la peine à croire que le Mercure puiſſe exciter d'autres évacuations ſalutaires : mais ce qui eſt de plus ſurprenant, c'eſt qu'ils ne croyent pas meſme avoir la liberté de ſe plaindre, quand ils ont eſté mal-traitez par ce remede ; & s'il s'en trouve quelques-uns qui ſoient aſſez hardis pour le faire, on les fait paſſer pour des Malades imaginaires ; on attribuë à des ſe-

rositez bilieuses les méchans effets de la matiere Verollique ; & (comme si l'on parloit à des enfans qu'on veut amuser.) on leur dit que le Mercure est un furet dont elle fuit mesme les approches, tellement qu'ils sont obligez de se croire parfaitement gueris, pendant qu'ils souffrent encore des accidens insupportables ; au lieu que s'il arrive la moindre indisposition à un homme qui aura esté traité par d'autres moyens, on ne manque pas de la rapporter à sa premiere maladie, on luy persuade que cette circonstance jointe à celle de n'avoir pas esté pensé par ce

qu'ils appellent la bonne methode, ſont des marques indubitables de l'imperfection de la Cure qu'on a pretendu faire ; & ſouvent pour une petite galle qui ſera venuë dans un endroit où la piqueure d'une puce l'aura obligé de ſe gratter, on l'engagera à ſouffrir le Mercure avec d'autant plus de danger, qu'il ne ſe trouvera plus dans ſon corps de matiere propre à diminuer l'activité de ce mineral ; d'où vient qu'il eſt alors aſſez fortement agité par la chaleur des parties qui le reçoivent, pour eſtre ſublimé juſqu'à la teſte, où il cauſe neceſſairement des ſimptoſmes effroyables.

Il faut avoüer neanmoins, que ce medicament produit des effets admirables, dans les sujets qui se trouvent propres à recevoir son action, & qu'il y a une infinité de personnes qui ne doivent leur guerison qu'à ce remede ; J'avouë mesme, que plusieurs sçavans Medecins en ont tenté vainement un grand nombre d'autres, & que nous n'avons presque encore vû que des ignorans & des fourbes qui se soient vantez d'en avoir de plus doux & de plus faciles : mais si le Mercure guerit presque toujours radicalement la Verolle, ce n'est pas à dire

qu'il n'y ait point d'autres medicamens dans la nature qui puiſſent produire cet effet ; & ſi on n'a pas encore publié des moyens équivalens, il ne s'enſuit pas qu'il ait eſté impoſſible d'en trouver.

En effet, tous ceux qui pratiquent aujourd'huy la Medecine avec un peu d'application, ne découvrent-t-ils pas dans les remedes qu'ils employent, des qualitez d'autant plus ſurprenantes, qu'elles avoient eſté auparavant inconnuës à tous les autres, ou pour mieux dire, a t-on veû quelque eſpece de maladie qui n'ait pû eſtre guerie

que par un seul remede ; & si le Mercure nous manquoit pour celle-cy, seroit-il possible que les Malades ne pûssent tirer du secours d'ailleurs; non non, comme nous sommes asseurez qu'un pays peut produire ce qu'un autre n'a point, & que les indispositions qui nous paroissent les mesmes, ne sont jamais essentiellement uniformes, il y a lieu de croire que la Providence divine n'a donné tant de differentes qualitez aux medicamens, qu'afin que les uns puissent suppléer au deffaut & à l'impuissance des autres.

D'ailleurs, ne sçait-on pas

que pour guerir les Maladies dont les cauſes ſont attachées aux humeurs comme dans la Verolle, la Nature chaſſe dehors tout ce qui l'opprime toutes les fois qu'elle eſt aſſez ébranlée pour cet effet ; & peut-on douter qu'il n'y ait point de drogues dans la Medecine, qui la puiſſent émouvoir auſſi fortement que le Mercure : mais quand meſme ce mineral ſeroit le plus puiſſant de tous les remedes, s'enſuivroit-il de-là qu'il le faudroit touſiours neceſſairement employer pour chaſſer la maladie dont ie parle, puiſqu'elle eſt plus facile à guerir que beaucoup d'autres ; en-

fin, quand il n'y auroit point d'indisposition plus opiniâtre que celle-là, y auroit-il lieu de croire qu'il faudroit les mesmes efforts pour la détruire dans tous les Malades, puisque la Nature se met souvent d'elle mesme dans un mouvement assez fort pour pousser sa cause au dehors, soit par les voyes des sueurs, des selles & des urines, soit par celles qui servent aux évacuations menstruelles dans les femmes, ou à la sortie du sang grossier & melancolique dans quelques hommes qui ont des Hemorrhoïdes reglées, soit enfin par les moyens dont elle se sert pour

former les abſez exterieurs ; ce qui paroiſt évidemment dans les Bubons Veneriens, qui laiſſent touſiours le corps ſain, quand ils ont eſté arreſtez, digerez, & nettoyez parfaitement.

Auſſi quoy que les Anglois, les Alemans, & quelques autres peuples de l'Europe ayent le Flux de bouche en horreur, & que pour ce ſujet ils ne ſouffrent preſque point ny les frictions ny les parfums de Mercure, on ne voit pas que la Verolle, qui eſt ſi commune dans leur pays, y faſſe perir un plus grand nombre de perſonnes que dans le noſtre. Je ſçay bien

qu'on peut dire que sans les guerir parfaitement, on peut bien les delivrer des accidens qui leur arrivent, en évacuant par des moyens communs, les serositez épanchées qui les causẽt & qui les entretiennent, & qu'on peut encore prevenir leurs plus funestes suites, en reïterant de temps en temps l'usage de ces mesmes moyens : mais quelle apparence y a-t-il de croire, qu'il n'y ait point de Medecins estrangers assez sçavans pour connoistre la faute qu'ils feroient en cela, ou qu'ils soient tous assez méchans pour abuser ainsi les Malades, & pour les laisser

toute leur vie dans la malheureuſe neceſſité d'eſtre traité tant de fois : mais enfin, quand on ne voudroit point entrer dans toutes ces conſiderations, qui peut douter qu'un meſme effet ne puiſſe eſtre produit par des cauſes differentes ; & ſi ce dogme n'eſtoit pas auſſi connu qu'il eſt veritable, quelle raiſon auroit on de ſe fier aux Medecins qui ſe ſervent tous de differends moyens pour ſatisfaire à des indications ſimples & univoques.

Apres tout, je ne ſuis pas le ſeul qui a reconnu la verité que je pretends prouver. Le Docte Fernel dont on ne

sçauroit assez honorer la memoire, ne soûtient pas seulement dans son Traité des Maladies Veneriennes, que la Verolle peut estre guerie sans Mercure, il s'efforce encore de prouver qu'on doit abandonner ce remede comme pernicieux, & qu'on doit preferer le regime propre, les sudorifiques & les purgatifs, au sujet dequoy il raporte diverses experiences, & entre-autres celle qu'il fit luy-mesme dans la personne de Monsieur de Mesieres, alors Prieur de S. Denys de la Chartres, qu'il guerit en assez peu de temps avec des remedes aisez, apres avoir

eſté manqué douze fois par le Mercure.

Le ſçavant Mr Riviere, dans le Livre de ſes Obſervations, dit qu'il a guery pluſieurs Verollez en vingt jours par les purgatifs & par les decoctions ſudorifiques, de quoy il rapporte diverſes exemples, & entre-autres celle d'un homme qui avoit la Verolle depuis douze ans, & qui avoit eſté traité pluſieurs fois inutilement par la Diette & par le Mercure, a qui il rendit neanmoins la ſanté par l'uſage frequent des purgatifs, & d'une decoction ſudorifique preparée avec les coquilles de noix, & l'antimoi-

ne ; & dans le Livre des Observations qui luy ont esté communiquées, il dit qu'un Particulier qui pratiquoit la Medecine à Paris, guerit parfaitement Henry III. de la Verolle, par un remede tres-simple qu'il avoit appris d'un Turc, quoy que ce Prince avoit esté auparavant manqué par les plus habils Medecins & Chirurgiens du Royaume.

Du Laurens, qui a excellé entre les Medecins & les Anathomistes de son temps, soûtient que le gayac, l'eschine, & la salsepareille, peuvent emporter la Verolle, & il dit mesme que plusieurs ont

ont esté gueris de cette maladie par des exercices violens & reïterez. Ranchin ordonne pour le mesme effet les trois sudorifiques que je viens de nommer, y ajoûtant le sasafras ; & il croit aussi que les verolez peuvent trouver du secours dans l'agitation du corps, lors qu'elle est assez forte pour exciter la sueur. De Vigo qui a fait un tres-grand usage du Mercure, & qui est l'inventeur de plusieurs compositions où il entre, n'a pas laissé d'enseigner dans ses œuvres la maniere de guerir la Verole par d'autres moyens. Mathiolle dans son Commentaire sur Dioscoride, assure

que plusieurs ont esté gueris par un vin composé de Gayac & de quelques autres drogues. Garcias du Jardin dans son Traité des drogues & épiceries, & Dalechamps dans son Histoire generale des Plantes, veulent que le mesme Gayac soit un remede infaillible contre la maladie que j'ay dite. Emanuel Aranda dans la Relation de sa captivité d'Alger, assure qu'un Verolé trouva sa guerison dans le vivre & dans le travail des Galeres. Enfin Rondelet, Liebault, Silvius Mercurial, Campanele & plusieurs autres Medecins, ont proposé dans leurs Ouvrages diverses sortes de

remedes, qu'ils croyent du moins auſſi aſſurez que le Mercure : mais comme on ne doit s'attacher aux authoritez qu'en temps qu'elles ſont conformes à l'évidence & à la certitude, il vaut mieux conſiderer la choſe en elle-meſme, en examinant ce qui conſtituë l'eſſence de la Verole, & ce qui doit arriver pour qu'elle ſoit accompagnée de ſes ſimptoſmes ordinaires, parce qu'ayant une fois determiné la nature du mal & de ſes accidens, il ſera beaucoup plus facile de juger de la qualité des remedes qui la peuvent détruire, & de la poſſibilité qu'il y a d'en trouver d'autres que

le Mercure qui puissent produire cét effet.

Or si les observations que j'ay déja publiées, prouvent suffisamment que la matiere Verolique est à peu prés de la nature des venins, je veux dire qu'elle a tout ensemble de l'acidité & de la volatilité, que la Verole consiste essentiellement dans le mélange de cette matiere avec le sang, & que les accidens qu'elle produit ne sont que les suites de la fermentation qu'elle est capable d'y exciter, & les effets de l'action des serositez salées qui s'échappent hors des vaisseaux, pendant le boüillonnement dont elle est accompagnée.

On ſçait d'ailleurs que les ſuffrages de tant de celebres Medecins rendent ces propoſitions inconteſtables.

Cela eſtant ainſi preſupoſé, il eſt hors de doute que ſi l'on peut trouver dans le monde d'autres medicamens que le Mercure, qui ſoient aſſez volatils, liquides & penetrans, pour ſe mouvoir d'une maniere propre à penetrer toutes les parties du corps, à s'unir ou à ſe meſler avec les acides, & à ſortir enſuite par des voyes qui leur ſoient naturellement propres, ou qui d'ailleurs y ſoient diſpoſées, on emportera ſans l'aide de ce Mineral, l'acide veneneux qui

fait là Verolle : or comme on sçait par experience qu'entre les sudorifiques interieurs, il y en a qui ont assez de volatilité pour se porter par un mouvement rapide, du centre du corps à sa circonference, & pour entraîner par ce moyen les corpuscules heterogenes qui ne sont pas d'une nature propre à s'unir parfaitement avec les parties liquides ou solides. Il est déja à presumer qu'on peut trouver parmy les medicamens de ce genre, des remedes capables d'emporter la matiere verolique ; d'ailleurs personne ne doute que la plupart des dieuretiques n'ayent assez de liqui-

dité & de penetration pour ſe diſtribuer dans toute la maſſe du ſang, pour ſe charger des acides qu'ils y rencontrent, & pour les entraîner hors du corps en les precipitant avec les urines, d'où l'on doit conclure qu'ils peuvent ſinon oſter les accidens de la Verolle, du moins emporter ſa racine, en ſeparant d'avec le ſang la cauſe & le levain des fermentations qui leur donnent naiſſance. Il eſt vray que les ſudorifiques que je viens de dire, ſuivent le mouvement du ſang, & paſſent à la circonference du corps avec trop de viteſſe, pour emporter tous les acides

qui se trouvent répandus dans les entrailles & hors des vaisseaux; & il est vray encore que les dieuretiques ne sont portez qu'avec le sang dans les parties éloignées, c'est à dire qu'ils ne sortent pas des arteres ny des veines pour y rentrer en aprés, comme ils devroient faire pour se charger des acides qui sont attachez aux chairs & aux membranes des extremitez, & pour les entraîner ensuite par les voyes des urines : mais tout cela ne marque au plus que la necessité d'employer en mesme temps ces deux sortes de remedes, & on ne peut pas inferer de là, que leur usage

puiſſe eſtre infructueux pour la cure de la maladie dõt je parle.

Il faut avoüer neanmoins que tout ce qu'il y a d'acides veneriens dans les verolez, ne peuvent pas toûjours eſtre emportez pas des medicamens qui traverſent toutes les parties du corps avec tant de promptitude, parce qu'ils ſont quelquefois en partie embaraſſez avec des phlegmes épais, avec la ſanie des ulceres, avec les chairs excroiſſantes, & avec les impuretez qui forment ces abcez qu'on appelle froids; mais en ce cas il eſt toûjours poſſible d'aider la force de ces remedes par la vertu de quelques autres, & il

est certain qu'on peut épuiser ces matieres grossieres par l'usage frequent des purgatifs un peu forts, ou mesme les consumer par celuy des tizannes dessicatives, qui détruisent les superfluitez du corps en augmentant considerablement la chaleur naturelle, & en les poussant d'ailleurs en partie par les pôres, & en partie par les voyes des urines.

On doit donc conclure qu'en employant également les sudorifiques subtils, les dieuretiques liquides, les decoctions dessicatives, & les purgatifs quelquefois un peu forts, on pourra oster tout ensemble & la cause & les accidens de la

Verole : Mais ſi l'on veut eſtre plus fortement convaincu de cette verité, il n'y a qu'à prendre garde, que de quelque nature que ſoient les matieres impures qui font les maladies interieures en ſe meſlant avec le ſang, ou en s'attachant aux autres parties du dedans, elles en peuvent eſtre ſeparées par ces moyens, puiſque ce n'eſt principalement que par eux qu'on guerit les rheumes & les rheumatiſmes, l'apoplexie, la paraliſie, la convulſion, l'hidropiſie, la fiévre, le pourpre, & la peſte meſme.

D'ailleurs ſi l'on veut deſcendre de cette conſideration génerale, à celle qui prouve

particulierement qu'on peut oster par ces remedes les maladies qui ont pour cause l'abondance des acides, & dans lesquelles toutes les serositez deviennent picquantes & corrosives comme dans la Verole, on verra qu'ils ont esté les seules causes de la guerison d'une infinité de malades qui ont souffert la tigne, la rogne, la lepre blanche, & les herpes miliaires & rongeants; & chacun peut éprouver dans la rencontre qu'ils peuvent guerir parfaitement les chaude-pisses, les chancres, & toutes ces autres indispositions qui sont encore causées par les acides veneriens. D'ailleurs, si l'on

veut faire quelque analogie des indiſpoſitions qui ſont particulieres à l'homme, avec celles qu'on voit arriver dans les chevaux, on n'aura pas de peine à croire que le farcin n'aye une cauſe à peu prés ſemblable à celle des maladies que je viens de nommer, & on pourra encore apprendre des Mareſchaux, que ſi quelques-uns d'entre eux gueriſſent ce mal avec le Mercure, la plus grande part des autres ne l'emportent qu'en pouſſant avec d'autres remedes, par les pores, par les ſelles, & par les urines.

En effet, ſi l'on fait quelque reflexiõ ſur la nature des dieuretiques, n'avoüera-t'on pas qu'ils

sont tres-propres à pousser hors du corps les acides, puis qu'ils sont ou liquides d'eux-mesmes, ou capables de precipiter des eauës dans quoy ces petits corps se dissolvent plus volontiers que dans le sang, ny dans toutes les autres liqueurs, & ne sçait-on pas que c'est pour cette raison que les urines sont toûjours salées, quelques douces & insipides que soient les choses qui servent de boisson. C'est ainsi que quelques-unes des maladies que j'ay nommées en dernier lieu, ont esté gueries par le seul usage du petit laict ou d'une tizanne de chien-dent; C'est de la sorte qu'un hom-

me de qualité a depuis peu fait guerir un cheval du farcin, en luy faiſant boire durant plu-ſieurs jours une tres-grande quantité d'eau commune. En-fin ſi l'on en veut croire un homme de probité de ma con-noiſſance, c'eſt en cette ma-niere qu'une femme fut gue-rie l'année precedente de la Verole, ſeulement par l'infu-ſion de la coloquinte dans le vin blanc.

Quoy qu'il en ſoit, quand ce remede n'auroit pas eû aſ-ſez de force de luy-meſme pour produire cét effet, on ne peut pas douter qu'il n'ait pû ébranler aſſez conſiderable-ment la nature, pour l'exciter

à se décharger des impuretez dont elle estoit opprimée, & qu'il n'ait pû augmenter suffisamment la force de son mouvement pour la porter à purifier tout le corps, puis qu'il est vray qu'elle le fait souvent sans un pareil secours, & qu'on sçait d'ailleurs qu'un flux d'urine impreveû, a terminé plus d'une fois des maladies universelles, & des abcez ou d'autres indispositions particulieres de la poitrine, du ventre, ou des autres parties du corps.

Pour ce qui est des sudorifiques, ils ne sont pas d'un effet moins considerable, ils empeschent la coagulation du sang, qui est le premier effet que

les acides veneriens, les venins & la matiere peſtilente produiſent dans cette precieuſe liqueur ; & quand ils n'ont pas eſté donnez aſſez à temps pour la prevenir, ils la détruiſent par une diſſolution ſalutaire, & ils excitent ſi puiſſamment la nature à chaſſer par les pores les choſes qui luy ſont contraires, qu'ils ſont les plus aſſurez remedes aux morſures des animaux veneneux, que ce n'eſt ſouvent que par eux qu'on peut guerir la peſte, & que les Indiens n'ont point de meilleurs moyens pour ſe mettre à couvert des méchans effets de la Verole. Il eſt vray que leur gueriſon eſt ordinai-

rement plus apparente que réelle, parce qu'ils n'employent que les seules decoctions des plantes sudorifiques dont j'ay parlé, & que ces decoctions sont plus propres à consumer les serositez qui font les accidens de cette maladie, qu'à tirer hors des vaisseaux la matiere impure qui les fomentent ; mais il est vray aussi qu'elles excitent quelquefois dans le sang une fermentation assez vehemente, pour donner lieu à la nature d'en separer tous les acides veneriens, & de les deposer ensuite dans les chairs des extremitez, d'où ils sont d'autant plus facilement tirez qu'ils se dissolvent toû-

jours dans les ſeroſitez qui forment la ſueur.

Mais ſi nous en voulons voir des effets d'autant plus ſurprenans, qu'on ne les peut preſque jamais obtenir par l'action du Mercure ny par la continuation du flux de bouche; Il n'y a qu'à rendre les compoſitions qu'on en fait en partie dieuretiques, & on verra par exemple que les decoctions de cette qualité, font ſouvent diſparoiſtre les duretez de la chair, des ligamens & des membranes, & les élevations des os & des cartilages, & l'on verra encore que le ſeul antimoine diaphoretique, meſlé avec une certaine liqueur ape-

ritive guerit les gonorrhées les plus rebelles ; C'est par une experience à peu prés semblable, qu'un sçavant Escuyer guerit il y a quelque mois avec de l'anthimoine ainsi preparé, un cheval malade qu'il n'avoit pû remettre par aucun autre moyen : il luy en fit prendre deux onces chaque jour durant trois semaines dans la decoction de parietaire, aprés quoy l'animal devint plus vigoureux, il luy vint de fort grosses galles sur toute la peau, & peu de jours aprés on luy vit tomber le poil ; mais de maniere qu'à mesure que le nouveau s'accrut toutes les galles tomberent, & qu'il re-

couvrit en peu de temps la ſanté & la beauté qu'il avoit perduës.

A l'égard des purgatifs, on a éprouvé tant de fois qu'ils peuvent tirer les impuretez & les ſuperfluitez de toutes les parties du corps, que ceux meſmes qui ne veulent point traiter la Verole ſans Mercure, penſeroient auſſi l'avoir guerie imparfaitement, s'ils n'avoient purgé pluſieurs fois leurs malades devant & aprés l'effet de ce remede, & l'on ne voit que trop ſouvent le retour des fiévres & des autres maladies interieures, à ceux en qui on les a voulu épargner; mais pour ne parler que des bons

effets qu'ils produisent dans les maux qui ont pour cause les acides Veneriens, ne sçait-on pas qu'ils contribuënt du moins autant que tous les autres remedes, à la guerison des chaude-pisses & des chancres veroliques ; & n'y a-t'il pas eû un grand nombre de verolez, qui ont esté delivrez des pustules, des douleurs & de la plufpart des autres accidens de la Verole, en prenant de temps en temps des purgatifs pour retarder leur traitement jusques dans des saisons ou des occurrences commodes.

Au reste, si les authoritez que j'ay rapportées sont considerables, & si les raisonnemens

dont je les ay appuyées ſont judicieux, les experiences publiques que j'offre de faire, ſont des moyens que les plus incredules pourront prendre, pour ſe convaincre d'une verité qu'ils ne ſçauroient nier qu'injuſtement; mais pour celles que j'ay déja faites en differends temps, j'avouë que la neceſſité de taire les noms des malades qui en ont profité, & l'incertitude qui ſe trouve quelquefois dans les ſignes de la Verole, ſont deux circonſtances qui les pourroient rendre douteuſes. Cependant, comme il y en a quelques-unes qui ont eſté faites ſur des perſonnes en qui il s'eſt trouvé

des marques indubitables de cette maladie & de sa guerison, & qu'elles ont esté heureusement achevées en presence de gens qui en pourroient rendre un témoignage irreprochable, je croy qu'il est d'autant plus utile de les rapporter icy, qu'elles seront peut-estre suffisantes pour persuader ceux dont l'opiniâtreté ne va pas jusqu'à l'excez.

Un Gentil-homme Anglois trois mois aprés avoir esté traité d'un chancre, fut surpris d'une douleur de teste insupportable, & pour laquelle il se fit inutilement saigner deux fois, peu aprés tous ses cheveux tomberent, il luy vint

quelques

quelques pustulles au front, & en moins de rien tout son corps en fut couvert. Il consulta son mal, & on luy dit que c'estoit la Verole, comme en effet, il n'y avoit pas lieu d'en douter; mais prevenu de l'opinion qu'on a du Mercure en son païs, il dit qu'il aimoit mieux mourir que de souffrir le Flux de bouche, & resolu de l'éviter à quelque prix que ce fut, il me pria de le traiter de quelqu'autre maniére; ce que je fis avec tant de succez, par des remedes de la nature de ceux que j'ay décrits, qu'aprés y avoir travaillé seulement durant cinq semaines,

il fut remis dans une ſanté ſi parfaite, qu'il n'a pas ſouffert depuis la moindre indiſpoſitió, quoi qu'il y a plus de deux ans que ce traitement a eſté fait.

Un Eſtudiant en Medecine, qui avoit eſté jugé atteint de la Verole, parce qu'il avoit trois chancres à la bouche, une puſtulle crouteuſe & fort large au perignée, & des douleurs fixes & nocturnes dans le milieu des gras des cuiſſes & des jambes, (ce qui avoit eſté les ſuites d'une Chaude-piſſe virulére & d'un Bubon qui avoit rentré) fut traité deux fois par le Mercure ſans voir la fin de ſes douleurs, qui le tourmen-

toient encore plus cruellement qu'auparavant, & quoy que les chancres de la bouche & la puſtulle du perignée diſparurent dés le premier traitement, il luy arriva peu aprés le dernier ſous le prepuce & au ſiege, des verruës & des ulceres qui furent de nouvelles marques de la rebellion de ſon mal; mais parce qu'il avoit leû dans quelques Autheurs, que pluſieurs Verolez avoient ſouffert le Flux de bouche ſans eſtre délivrez de leur indiſpoſition, & qu'ils avoient neantmoins trouvé leur gueriſon dans l'uſage de quelques remedes aſſez communs, il ne ſe dé-

conforta pas tout à fait, & ayant appris que j'avois guery plusieurs malades par des moyens nouveaux & extraordinaires, il me vint prier d'y travailler encore en sa faveur, & il fut si heureux dans ce dessein, qu'aprés l'avoir traité durant sept semaines, il se vit en estat d'accomplir un Mariage pour lequel on le pressoit fort, sans que sa femme ny deux enfans qu'il a eû d'elle, ayent souffert aucun accident qui puisse rendre sa guérison douteuse.

Un homme employé dans les Finances, qui avoit negligé fort long-temps la guérison d'un chancre qu'il avoit

au filet, ſe vit enfin ſurpris de douleurs cruelles dans preſque toutes les parties de ſon corps, & qui ne furent pas ſeulement traitées ſans fruit par les remedes ordinaires aux rheumatiſmes ; mais qui furent bien-toſt accompagnées de pluſieurs tubercul-les à la teſte fort dures, d'un nodus ſur l'os du coude prés le poignet, & de deux autres ſur la creſte du tibia de la jã-be droite. Cependant dans l'indiſpenſable neceſſité de continuer ſon employ ou de le perdre ; il ſe reſolut d'a-bandonner l'opinion commu-ne pour s'en fier à l'expe-rience particuliere d'un de

ses amis, que j'avois guéry peu auparavant sans retraite & sans Mercure, dans cette pensée il se mit entre mes mains, & il n'y fut qu'à peine deux mois sans éprouver comme les autres, que ce qui n'est pas universellement connu, n'en est pas toûjours moins estimable; parce que ce fut en moins de temps que ses douleurs cesserent, & que ses nodus disparurent; il n'y eût que les tubercules de la teste qui ne furent entierement abbaissées que trois semaines aprés avoir cessé les remedes generaux.

Mais ce n'est pas assez d'avoir étably par toutes ces

preuves la poſſibilité de gué-
rir la Verole ſans Mercure &
ſans Flux de bouche, il faut
encore montrer la neceſſité
qu'il y a de la traiter quel-
quefois par d'autres moyens,
afin d'engager les Chirur-
giens qui les ignorent à les
rechercher avec application.
Cette autre verité qui eſt en-
core moins connuë que la
premiere, n'eſt pas nean-
moins difficile à prouver; on
voit maintenant tant de gens,
& particulierement parmy
les Eſtrangers, qui ſe reſou-
droient plutoſt à mourir qu'à
ſouffrir la ſalivation, que nous
aurions le déplaiſir d'en voir
perir pluſieurs par l'action &

par les effets de la matiere verolique, si nous ne pouvions pas en délivrer les malades par des évacuations plus ordinaires. D'ailleurs la retraite qui est si necessaire à tous ceux qui sont traitez par les Onctions, par les Emplastres, & par les Parfums de Mercure, est une démarche insupportable aux personnes qui portent la peine d'un crime dont elles sont innocentes, je veux dire à celles qui ont le mal-heur d'estre associées à des impudiques par le sacré nœud du Mariage, elle est toûjours une note d'infamie pour les femmes, pour les gens publics, & pour ceux

qui meinent une ſorte de vie reguliere ; & elle eſt enfin ſouvent cauſe de la ruine des gens d'affaires, des Commiſſionnaires, des domeſtiques, & generalement de ceux dont les emplois ne peuvent jamais vaquer.

Cependant ſi les malades trouvoient toûjours dans cette retraite le ſecours qu'ils y vont chercher, ils trouveroient peut eſtre auſſi dans leur deſaſtre quelque peu de conſolation ; mais la pluſpart en ſortent ou mal guéris, ou aprés y avoir ſouffert cruellement, & quelques-uns meſmes y reçoivent le coup de la mort de la main qui devoit

les tirer du peril où ils estoient exposez, parce qu'il ne se trouve pas par tout des Chirurgiens assez sçavans & assez experimentez pour faire un bon usage du Mercure, & que les plus ignorans s'ingerent aujourd'huy de l'employer avec tant de temerité, qu'ils ne demandent jamais du conseil que quand leurs fautes sont irreparables.

Mais quand les Chirurgiens capables seroient toûjours à la disposition des malades, s'en trouveroit-il un seul qui puisse répondre absolument des effets du Mercure, ne sçait-on pas que le temperamment & la constitution,

ne ſont pas ſemblabes dans tous les hommes, & que tel peut eſtre diſpoſé à recevoir utilement l'action d'un medicament, en qui un autre cauſeroit des mouvemens extraordinaires & pernicieux.

C'eſt pour ce ſujet que tous les Autheurs ont écrit diverſes formules dc remedes pour chaque indiſpoſition particuliere, & qu'ils ont ordonné en premier lieu l'uſage des plus doux & des plus faciles, afin d'apprendre aux Eſtudians que la cure des maladies doit eſtre diverſifiée non ſeulement ſelon le ſexe, l'âge, le temperamment, les forces, & les autres diſpoſitions où peu-

vent estre les malades en les traitant ; mais encore suivant ce qui a esté resulté de l'action de ceux qui ont esté premierement employez.

Aussi quoy que le Mercure ait esté le remede de plusieurs, on sçait qu'il a esté vainement employé pour quelques-uns, & qu'il a mesme esté un poison en quelques autres, parce qu'il s'est trouvé des sujets dans lesquels ses mouvemens ordinaires ont esté empeschez par des obstacles impréveus, & qu'il y a eû des personnes trop foibles ou d'ailleurs trop delicates pour resister à la grandeur de l'émotion & à la continui-

té des évacuations qu'il excite; Aprés tout, ſi chaque maladie n'avoit qu'un ſeul remede, les Medecins ſeroient contraints de laiſſer dans un deſeſpoir aſſeuré, tous les malades en qui il ſe ſeroit trouvé des diſpoſitions contraires à ſon action ; & comme il n'y a rien de plus commun que cette avanture, la Medecine ſeroit à la fin *ſi* ſterile, que le peu de ſecours qu'on en pourroit tirer deviendroit la cauſe de ſon abandonnement.

FIN.